LE 31.10.22 QUOTIDIEN DE L'ART

MARCHÉ

Paris+, un bilan en 12 transactions





NOMINATIONS

Art Basel: départ surprise de Marc Spiegler, retour de Noah Horowitz

GALERIES

Rumeurs sur un rachat de Gagosian par LVMH

PHOTOGRAPHIE

Quatre finalistes pour le prix Deutsche Börse

ITALIE

Le portefeuille de la Culture à un journaliste politique

ÉTATS-UNIS

Naissance de l'Institute of Contemporary Art à San Francisco

N° 2483 2 €

MARCHÉ QDA 31.10.22 N°2483

Paris+, un bilan en 12 transactions

La première édition de Paris+, la version française d'Art Basel, a fermé ses portes dimanche 23 octobre, avec Emmanuel Macron parmi ses visiteurs et une satisfaction des exposants qui semble générale. Avec une semaine de recul, analyse de quelques ventes significatives.

PAR JORDANE DE FAŸ, ALISON MOSS, RAFAEL PIC ET JADE PILLAUDIN

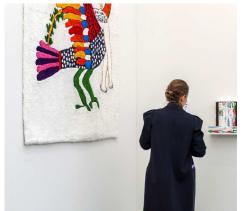
Paris+ 2022, vue du stand de la galerie - We Do Not Work Alone, spécialisée dans les objets usuels d'artistes, la galerie proposait les prix parmi les plus accessibles de la foire.

© Courtesy Paris+ par Art Basel.

Paris+ 2022. Vue des stands près de l'entrée principale du Grand Palais

© Courtesy Paris+ par Art Basel.

Ephémère.





L'attente était évidemment à la hauteur des espoirs suscités mais la fréquentation, en raison de la jauge imposée - et peut-être aussi d'une durée moyenne de visite plus longue que prévu au Grand Palais éphémère - n'a pas battu de record. La nouvelle grande foire parisienne qui a délogé la FIAC a comptabilisé 40 000 entrées en 5 jours (dont 2 journées professionnelles, les 19 et 20 octobre). Si l'on a justement entendu quelques récriminations sur les difficultés d'accès (avec des tranches horaires rapidement épuisées), force est de constater que les avis sont à peu près unanimes sur le succès de la manifestation. Avec la venue de quelque 140 groupes d'institutions culturelles du monde entier et d'acheteurs issus du riche fichier d'Art Basel, les exposants ont dans l'ensemble bien vendu, même si les prix stratosphériques observés à Bâle n'ont pas été atteints. « Un véritable tournant pour la communauté artistique en France » selon Clément Delépine, directeur de Paris+; « *Un moment historique pour Art Basel* » selon Marc Spiegler, directeur mondial d'Art Basel, qui vient de causer une grosse surprise en annonçant son départ. Les avis des organisateurs ont été corroborés par les déclarations publiques des galeries : « au-delà des attentes » pour Lisa Spellman (galerie 303); « elle devrait s'appeler Paris+++ » pour Lorenzo Fiaschi (Continua); « un succès pour nous » selon David Zwirner; « sold out dès le premier jour » pour Loïc Garrier (Ceysson & Bénétière); « une fréquentation beaucoup plus internationale » pour Mathieu Paris (White Cube). Dans « l'engouement suscité par l'édition inaugurale » selon Serena Cattaneo Adorno (Gagosian), Marc Payot (Hauser & Wirth) a confirmé la montée en puissance de la capitale française sur le marché de l'art : « L'atmosphère est particulièrement inspirante alors que nous préparons l'ouverture de notre nouvel espace parisien pour l'année prochaine ». Il faudra affiner ce concert de louanges en vérifiant notamment si tous les segments du marché ont connu le même succès (le conceptuel et le minimalisme semblent avoir été moins plébiscités) et si l'on n'assiste pas à une forme de lissage des goûts, facilité par la dimension globale des collectionneurs d'Art Basel. En attendant la prochaine édition parisienne (gardera-t-elle le même nom ?), du 19 au 22 octobre 2023, voici un petit florilège des transactions observées, à différents registres de prix.



9 000 €

Ittah Yoda, Iris

Galerie Jérôme Poggi (Paris)

L'ère du symbiocène succèdera-t-elle à celle de l'anthropocène? Le premier néologisme, inventé par Glenn Albrecht, fait allusion à l'époque où l'empreinte des humains sur la Terre sera réduite au minimum - une possible issue à l'époque géologique actuelle, caractérisée par la forte influence des hommes sur la planète. Le travail du duo Ittah Yoda soulève cette interrogation à travers leurs peintures, enduites de pigments prélevés dans le désert d'Arabie saoudite d'Al-Ula. Celles-ci sont ensuite revêtues d'impressions sérigraphique réalisées en collaboration avec l'atelier Michael

Woolworth, animées par l'intelligence artificielle avant d'être rehaussées par leur geste pictural. « Nous avons vendu une dizaine de sculptures et peintures entre 2 500 et 9 000 euros, dont celle-ci à un footballeur du PSG, qui a eu un véritable coup de cœur pour le travail d'Ittah Yoda », explique Jérôme Poggi, signalant l'engouement de la clientèle américaine envers le duo, déjà palpable durant l'Armory Show, où le stand qui leur était consacré avait fait un sold out.

A.MO

<u>Ittah Yoda</u>, *Iris*, 2022, huile sur toile, impression lithographique, peinture en spray, bâton d'huile, pigment fait main par l'artiste, 55 x 38 cm. © Courtesy Galerie Poggi, Paris.

10 000-15 000 €

Francesco Arena,

Stone-head (beheaded) Galerie Raffaella Cortese (Milan)

Enseigne de premier plan en Italie mais au profil atypique – elle vend davantage en galerie que dans les foires, n'en fréquentant que quatre dans l'année – elle a notamment cédé un tableau de l'artiste albanais Edi Hila (né en 1944) et cette sculpture de la génération suivante – Francesco Arena est né en 1978 dans les Pouilles.

Façonnée à la taille de sa propre tête, elle porte l'inscription « In my End is my Beginning », la devise de Marie Stuart, et son inverse, forgé par T.S. Eliot dans ses poésies (« In my Beginning is my End »). « Nous sommes heureux d'avoir débuté la foire avec cette œuvre d'un artiste italien, explique Corinne Cortinovis. Elle a été achetée par Beatriz Yunes Guarita, membre des conseils d'administration du Centre Pompidou et de la Pinacoteca de São Paulo. »

<u>Francesco Arena,</u> Stone-head (beheaded),

© Photo Andrea Rossetti.

2022, pierre, 17 x 23 x 20 cm.





12 000 €

Josèfa Ntjam,

Les branchements de Sokhna #1 Galerie Nicoletti Contemporary (Londres)

« L'œuvre de Josèfa Ntjam révèle les liens entre des événements et des contextes que nous pouvons considérer comme éloignés géographiquement et historiquement, bien qu'ils participent à des processus similaires d'oppression et d'émancipation. C'est un type de réflexion que nous souhaitons promouvoir à la galerie comme en foire », soutient Camille Houzé, directeur de la galerie de l'Est londonien inaugurée il y a trois ans. La française de 30 ans,

repérée à la Biennale de Lyon 2019, entremêle dans son photomontage à l'esthétique inspirée de l'afro-futurisme des figures féminines ayant marqué les mouvements anticoloniaux en Afrique: Taytu Betul (1851-1918), l'impératrice d'Éthiopie s'étant opposée aux colons italiens, des femmes guerrières du royaume du Dahomey, ou encore plusieurs militantes des Black Panthers.

J.P.

<u>Josèfa Ntjam</u>, *Les Branchements de Sokhna 1, 2022*, photomontage imprimé par

sublimation sur aluminium, 180 x 120 cm.

© Courtesy de l'artiste et Nicoletti Contemporary.

25 000 €

Éric Benetto, La Sœur

de Nicolas Galerie Christian Berst (Paris)

« En proposant un solo show consacré à Éric Benetto, nous avons fait le choix, plutôt que d'exposer de grandes figures d'art brut du second marché, de montrer un artiste brut contemporain quasi inconnu, mais qui ne va pas le rester », soutient Christian Berst, dont c'était la première participation à une foire Art Basel. L'artiste, né en 1972, qui crée à l'encre de Chine sur radiographies des pièces à portée mystique, n'a eu sa première exposition personnelle

à la galerie qu'en 2019. Sur le stand, tout a été vendu, à des prix entre 5 500 et 25 000 euros. « Nous repartons de Paris+ par Art Basel avec une liste d'attente pour les vingt prochaines grandes pièces de cet artiste. Dommage que les institutions n'aient pas été plus réactives, vu la modicité des prix. »

R.P.

Éric Benetto,

La Sœur de Nicolas, 2021, encre de chine, collages et négatifs photographiques sur radiographies médicales assemblées et agrafées, 145 x 145 cm.

© Courtesy Galerie Christian Berst.





35 000 €

Moffat Takadiwa, Ruvarashe/

Flower of God (a) Galerie Semiose (Paris)

Parmi les quatre artistes du *group show* de Semiose, réunis par la thématique de l'identité, une curieuse sculpturetenture pleine de relief aux allures de tondo *dark*, composée d'objets trouvés hétéroclites (clés d'ordinateur portable, brosses à dents, bouchons de bouteille et nylons d'étiquettes de vêtements) transfigure le déchet en fleur. Elle est signée du Zimbabwéen Moffat Takadiwa, 39 ans, exposé cet été à la Biennale des arts de Nice et cet automne au FITE (Festival international

des textiles extraordinaires)
de Clermont-Ferrand. « Cette œuvre
a été acquise par une fondation
à Madagascar, relate Benoît Porcher,
directeur de la galerie du Marais.
L'intérêt grandissant pour son œuvre
précède sa prochaine exposition
à la National Gallery du Zimbabwe au
printemps. Cet important rendez-vous
consacre la place internationale
de l'artiste, tant en Afrique que dans
le reste du monde. »

.I.P.

Moffat Takadiwa, Ruvarashe/ Flower of God (a), 2022, touches de clavier, brosses à dents, bouchons en plastique et attaches textiles en nylon, d. 212 cm.

© Courtesy Galerie Semiose.

40 000 €

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige,

Message With(out) A Code

Galerie In Situ-Fabienne Leclerc
(Romainville)

Les recherches archéologiques préventives se font souvent dans l'urgence, le promoteur piaffant dans le dos des fouilleurs... La situation est encore plus fragile dans un pays comme le Liban, frappé par des épreuves à répétition. Le couple Hadjithomas et Joreige, habitué à transcrire l'histoire sous des formes inattendues, prolonge ici l'éphémère

travail des archéologues: les vestiges mis au jour et posés sur un drap ne sont pas immortalisés par une simple photo aérienne mais par une... tapisserie. « La difficulté a été de donner une sensation de profondeur, de différence de matériaux et de transparence en conservant le principe d'un tissage traditionnel », explique Khalil Joreige. Le projet est le fruit d'une collaboration avec le Textiel Lab de Tilburg, aux Pays-Bas, un laboratoire de recherche avancée, et a utilisé des fils très variés.

R.P.



<u>Joana Hadjithomas</u> et <u>Khalil</u> <u>Joreige</u>, *Message with(out) a code I*, 2022, tapisserie, 123 x 171 cm. Édition 2/5. © Joana Hadjithomas et Khalil Joreige et Galerie In Situ-fabienne leclerc, Grand Paris.



90 000-120 000 €

Jacqueline de Jong,

Mysterie Galerie Allen (Paris)

Les parties de billard dépeintes par l'artiste néerlandaise Jacqueline de Jong sont codées, truffées de pièges et de mystères. Sa série de vingt toiles dévoile le jeu sous une multiplicité de perspectives, en faisant appel à des angles parfois étranges ou déroutants. En mêlant indistinctement plusieurs langues

Jacqueline de Jong,
Mysterie, 1977, huile sur
toile,192 x 132 cm.
© Courtesy de l'artiste et Galerie Allen

dans ses titres (français, anglais, néerlandais) plusieurs niveaux sémantiques sont convoqués, participant ainsi à semer le trouble chez le regardeur. Cette toile de la peintre – dont on connaît l'implication dans les avant-gardes européennes des années 1970, en particulier l'Internationale situationniste – a été acquise par les Amis du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et rejoindra la collection de l'institution.

100 000 \$

León Ferrari, Esqueleto Galerie Fortes d'Aloia & Gabriel (São Paulo)

« León Ferrari a été l'un des artistes les plus influents du XX^e siècle, développant une œuvre provocante, avec un fort contenu politique, explique Alex Gabriel, associé de la galerie, l'une des principales du Brésil, qui présentait un ensemble diversifié, des collages aux sculptures. Combattant aussi bien l'autorité de la religion que celle

des régimes autoritaires, León Ferrari (1920-2013) avait dû quitter l'Argentine pour se réfugier au Brésil durant la dictature. « Il a exploité dans son travail tout une série de matériaux, du plâtre au bois, du fil de fer à l'encre. C'est l'un des pionniers de l'art conceptuel latino-américain. »

R.P.

<u>León Ferrari</u>,

Esqueleto, de la série « Huesos », 2006, os et fils en polyuréthane, 85 x 40 x 35 cm. © Courtesy Fortes D'Aloia & Gabriel.



600 000-700 000 €

Peter Stämpfli, Atlas Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois (Paris)

Rares sont les tableaux de cette époque à demeurer en circulation. Entré dans le vocabulaire plastique de Peter Stämpfli à la fin des années 1960, le motif de la roue de voiture a été retravaillé par l'artiste suisse jusqu'à se transformer en motif abstrait. Dans sa série de tableaux présentés au pavillon suisse de la Biennale de Venise en 1970, l'artiste pose les premiers jalons d'un travail iconographique qui s'étalera sur toute une vie. « Non seulement les œuvres de cette époque sont-elles peu nombreuses, mais la plupart d'entre elles n'avaient plus été montrées depuis plus de cinquante ans,

Peter Stämpfli,

Atlas, 1970, huile sur toile sur châssis découpé, 207 x 521 cm.

© Courtesy Galerie GP & N Vallois/ Adagp, Paris 2022. à l'exception d'une exposition à la galerie l'Arcade en 1976 », contextualise Georges-Philippe Vallois, qui a rencontré l'artiste par l'intermédiaire de l'historien de l'art Daniel Abadie en 2016. Outre les pièces de l'artiste vendues à la galerie peu avant la foire (du 9 septembre au 8 octobre), le galeriste a cédé trois de ses œuvres à une institution du Sud-Est asiatique (entre 300 000 et 400 000 pour les petits formats et 600 000 et 700 000 pour les grands). « C'est important pour nous d'ouvrir de nouveaux champs pour cet artiste : nous vendons ici à la fois à des primo-collectionneurs et nous nous positionnons sur un nouveau marché », affirme Georges-Phillipe Vallois.

A.MO.

MARCHÉ QDA 31.10.22 N°2483 1

1200 000 €

Alice Neel, Hugh Wilson Galerie Xavier Hufkens (Bruxelles)

L'actualité parisienne d'Alice Neel s'avère riche cet automne : outre la rétrospective que lui consacre le Centre Pompidou, plusieurs de ses œuvres étaient présentes sur la foire, notamment chez David Zwirner et Xavier Hufkens. Montré pour la dernière fois au public en 2021 au Guggenheim Bilbao, Hugh Wilson (1958) dépeint l'un des mécènes discrets de l'artiste. « L'ombre et la lumière occupent une place prépondérante dans ce portrait, décrit Stephanie Ollivier, directrice. L'œil

Alice Neel, Hugh Wilson, 1958, huile sur toile, 96,5 x 66 cm. © Photo HV-studio/Courtesy Succession Alice Neel et Xavier Hufkens.

scrutateur de Neel pénètre l'apparence conservatrice de l'homme : nous remarquons des signes d'âge sur son front, sous des cheveux soigneusement entretenus, et des plis dans son costume. Son ombre se profile derrière lui, tandis que la suggestion d'une fenêtre confère au portrait une subtile légèreté. Cette œuvre témoigne de la capacité de Neel à transmettre la psychologie cachée de ses modèles, même les plus réservés. ».

J.P.



1600 000€

Adrian Ghenie, Untitled © Galerie Plan B (Berlin)

Compris parmi les cent artistes les plus performants aux enchères et auréolé d'un prix record à plus de 10 millions de dollars, Adrian Ghenie flambe sur le marché depuis plus d'une décennie. Son histoire avec la galerie Plan B remonte à 2005 puisque ce dernier avait participé à sa fondation, avec plusieurs autres artistes, lorsque celle-ci était encore un project space en Roumanie. Depuis, la galerie, désormais basée a Berlin, l'a accompagné dans son ascension. Cette création récente de l'artiste, inspirée du paysage urbain berlinois, est liée à ses récentes recherches sur le corps, dont il étudie le symbolisme à l'époque actuelle.

« Les peintures sont influencées par la pandémie. La connexion entre la technologie et le corps humain y est particulièrement explorée, notamment la manière dont nous sommes connectés au monde entier tout en demeurant seuls », nous explique Sorana Serban-Chiorean, directrice associée de la galerie. Acquise par une collection européenne, l'œuvre s'inscrit dans une série qui sera prochainement présentée dans le nouvel espace de Plan B à Berlin, dont l'ouverture est prévue l'an prochain.

A.MO.



Adrian Ghenie, Untitled, 2022, huile sur toile, 240 x 200 cm.

© Photo Trevor Good/Courtesy de l'artist et Plan B Cluj.

4 500 000 \$

Joan Mitchell, Border Galerie David Zwirner (New York, Paris, Londres, Hong Kong)

La concordance des temps n'y est peut-être pas pour rien : alors qu'elle jouit d'une double exposition d'envergure à la fondation Louis Vuitton, Joan Mitchell a également été couronnée à Paris+ avec l'une des transactions les plus élevées de la foire. La toile, qui a rejoint une collection particulière, date de 1989, une époque charnière dans la carrière de la peintre américaine, ainsi que l'explique la galerie : « Mitchell passe l'été 1989 à préparer un solo show

à la Robert Miller Gallery à l'automne, son premier à New York depuis 1986. Elle crée plus de vingt œuvres pour l'occasion. En contraste avec les compositions méditatives et éparses du milieu des années 1980, ces nouvelles peintures sont exubérantes, reflétant la détermination et l'engagement renouvelés de l'artiste dans son travail d'atelier. Le titre de l'œuvre peut donc être compris en termes de frontière formelle, mais aussi liminale. »

Joan Mitchell, Border, 1989, huile sur toile, 114.3 x 89.2 cm. © Succession Joan Mitchell/Courtesy Succession Joan Mitchell et David Zwirner

